

LE FORGERON

(LÉGENDE SLAVE)

I



Le fer, plus utile que l'or.
(BUFFON.)

Sur les bords de l'Oufa, au pied des monts Ourals, s'élève une ville superbe dont les dômes et les minarets, sous les revêtements d'or, prennent aux rayons du soleil des lueurs d'incendie.

Il y a trois siècles à peine, cette ville n'était encore qu'un bourg, où les habitants des campagnes environnantes venaient s'approvisionner chaque semaine.

Or donc, à cette époque, vivait à un forgeron nommé Péters Krékow. Jeune, robuste, intelligent, aimé d'une femme à la fois bonne et jolie, il possédait tout ce qui devrait suffire à former le bonheur ; et pourtant, il n'était pas heureux.

Chaque matin en se mettant à l'ouvrage, il maudissait le sort qui le condamnait à façonner le fer ; et chaque soir, il portait envie à ses voisins, d'autres artisans comme lui, dont le labeur lui semblait moins rude ou mieux rétribué que le sien. Mais, puisqu'il ne connaissait pas d'autre métier, il fallait bien garder celui de forgeron, qui d'ailleurs lui permettait de gagner honnêtement son pain.

Pour se dédommager de cette dure contrainte, il frappait à tours de bras sur son enclume, l'apostrophant avec colère, ainsi que le lingot rougi qui, pour protester sans doute, jetait des gerbes d'étincelles sous chaque coup de son marteau.

« Métal têtu, disait-il, depuis bientôt vingt ans que nous sommes aux prises, je n'ai pu te réduire qu'en te battant à en perdre haleine ; tu finiras par avoir ma peau.

« Je voudrais que tu fusses resté jusqu'à la fin du monde ignoré et captif sous la masse des monts, que le moindre caillou fût plus précieux que toi, que personne n'eût jamais songé à te plier aux usages de vie. J'en conviens, tu es le soc de la charrue qui fertilise la plaine, mais tu es bien plus encore l'arme perfide qui sert les projets du méchant.

« Maudit ! maudit soit le premier qui t'arracha du sein de la terre !... Si j'en étais le maître, je t'y ferais si bien rentrer qu'il ne resterait pas dans toute la Russie assez de fer pour faire un clou ! »

Péters Krékow fut interrompu par une exclamation de surprise. Celui qui l'avait poussée était un de ces pauvres diables toujours errants sur les grands chemins, à la grâce de Dieu : son corps chétif disparaissait sous la pelisse doublée de peau de mouton dont il était couvert ; ce misérable vêtement, déchiré, loqueteux, souillé, ayant depuis plus d'un demi-siècle perdu les traces de sa couleur primitive, lui donnait l'air étrange : d'ailleurs il n'était jamais venu sur les bords de l'Oufa, personne ne le connaissait.

En entendant ces imprécations de l'artisan, il avait relevé la tête.

« Par saint Georges ! s'écria-t-il, qu'ai-je entendu ?... Hé quoi, serais-tu celui que je cherche depuis au moins cent ans ? »

Le forgeron s'était arrêté ; dure vers de sa main il essuyait la sueur qui ruisselait sur son front,

« Passe ton chemin et Dieu te bénisse ! répondit-il au mendiant.

— O mon petit père ! ne me renvoie pas ainsi, supplia le pauvre homme, écoute-moi seulement : je puis, si tu le veux, te rendre assez riche pour que tu n'aies plus besoin de batailler avec ton enclume.

« Depuis bien longtemps, je cherche, sans pouvoir le trouver, quelqu'un qui veuille consentir à ne point avoir chez lui une parcelle de fer : à cette condition je lui donnerai la moitié du trésor dont je ne puis, hélas ! disposer moi-même. »

Et, de la main qu'il venait de tendre pour recevoir l'aumône, il présentait au forgeron un petit sac de cuir alourdi par de l'or, des perles, des émeraudes, des rubis et des escarboucles.

« Ah ! pour le coup, je suis ton homme ! s'écria Péters Krékow, en jetant à terre son lourd marteau pour s'emparer de ce que lui offrait l'inconnu ; tope là ! compère ! et partageons.

— Prends, prends, dit le vieillard, je reviendrai dans trois jours pour régler cette affaire ; puisses-tu d'ici là ne point changer d'idée ! ajouta-t-il en s'éloignant.

— N'aie pas crainte », lui cria Péters Krékow, en soulevant d'un bras robuste le précieux fardeau.

II

Ivre de joie, le forgeron jetait par la porte et par la fenêtre les pinces, les tenailles, l'enclume et les barres de fer.

« Ne te fatigue pas, Péters Krékow, dit en s'arrêtant à sa porte un superbe cavalier à l'armure étincelante, je viens tout exprès pour te donner un coup de main » ; et, tirant son glaive du fourreau, il le tendit vers la demeure du forgeron. Aussitôt, comme s'il eût été de l'aimant le plus pur, tous les lingots, et jusqu'à la limaille répandue sur le sol ou mêlée à la cendre, s'élançèrent vers lui, et le cavalier repartit au galop de sa monture suivi par cette singulière escorte.

« Bon voyage ! » cria Péters, en poussant un soupir de soulagement. Il se trouva d'abord si heureux qu'il resta accablé sous le poids de son bonheur ; puis il songea à la joie de sa femme lorsqu'elle saurait cette bonne nouvelle ; il courut vers elle, il se jeta à son cou.

« Macha ! ma petite colombe, embrasse-moi et dis-moi merci. Jette loin de toi ce plumet et cette casserole ; te voilà devenue une dame ; tu auras des pendants d'oreilles, une pelisse doublée de renard et un manchon d'Astrakan. Et tout d'une haleine, il conta à la jeune femme ravie la surprenante aventure qui lui arrivait.

Lorsqu'il eut fini, il se sentit brisé :

« C'est l'émotion, se dit-il, personne ne pourrait de sang-froid voir se réaliser tout d'un coup le plus cher de ses rêves : c'est à en perdre la raison... »

Il se mit à table : lui qui d'ordinaire dévorait de si bon appétit le pain noir et le bœuf salé, il n'eut pas faim.

« Es-tu malade, mon petit père ? lui demanda la tendre Macha.

— Non, ma colombe, c'est le plaisir de me savoir à tout jamais affranchi de mon chien de métier : ce bonheur m'accable. Tiens, je vais me promener le long de la rivière, voir les pêcheurs lever leurs filets. Donne-moi mes chaussures, ma petite femme chérie. »

Mais Macha poussa des cris d'étonnement. « Tes souliers n'ont plus de semelles, elles sont décollées !

— Alors, donne-moi mes bottes fourrées. »

Il n'eut pas fait dix pas qu'il glissa, se fit une bosse et se cassa deux dents. Hélas ! les semelles de ses bottes ne tenaient guère

mieux que celles de ses souliers : elles n'avaient plus de clous.

Entravé dans sa marche, ce qu'il eut de mieux à faire fut de revenir au logis. Il était un peu confus de sa mésaventure et aussi las que s'il eût parcouru à pied trente verstes.

Harassé, chancelant, il se laissa tomber sur le banc de bois placé devant le poêle.

« Seigneur ! Père Éternel ! s'écria Macha, que t'est-il arrivé, Péters Krékow ? Aurais-tu bu un peu trop d'eau-de-vie ?... Tu marches clopin-clopant comme un homme ivre. »

Sans répondre, le pauvre homme s'étendit de tout son long sur le banc, et resta là immobile, dormant à moitié.

Comme le poêle était démoli, qu'il n'y avait plus à la maison ni marmite, ni couteau, ni poêlon, ni grill, ni broche, Macha servit à son mari des concombres salés dans une écuelle de bois, du caviar sur une assiette, du karss et du thé froid.

Ce jour-là, les deux époux firent un mélancolique repas. Mais que leur importait, ils étaient heureux ! Macha aurait des pendants d'oreilles et son mari n'entendrait plus rouffler le soufflet de sa forge.

Il alla se coucher bien plus tôt qu'il n'avait la coutume de le faire, et ne put fermer l'œil de la nuit, car sa porte était sans serrure, ses fenêtres sans gonds ; et, la nuit, il y a en Russie comme ailleurs des gens malintentionnés qui rôdent dans les rues.

Dès qu'il fit jour, il se leva, essaya de compter tout ce que l'on peut faire avec beaucoup, beaucoup d'argent ; mais sa tête endolorie ne put supporter ce travail et sa pensée se fatigna vite à suivre ces riantes images.

Ne sachant où faire du feu, la pauvre Macha grelottait quoique enveloppée dans un grand châle ; le samovar à demi détraqué ne pouvait guère servir : néanmoins elle essaya de préparer du thé pour son mari qui, faible, chancelant, soupirait et gémissait sans savoir la cause de son ennui.

Le matin du troisième jour, il s'éveilla dévoré par la fièvre : il avait le délire.

Épouvantée, la pauvre femme fit appeler un médecin. Celui-ci examina attentivement le malade.

« Allez chercher le pope, dit-il, cet homme se meurt : son sang, subitement appauvri, ne contient pas un atome de fer. Je ne puis m'expliquer l'étrange phénomène qui le met en ce triste état : la vie semble s'échapper par tous ses pores. Donnons-lui à l'instant une potion ferrugineuse.

— Ah ! docteur, dit le moribond en faisant un suprême effort pour parler, signez plutôt mon arrêt de mort : j'ai blasphémé le fer, je suis perdu... »

— Il est fou ! s'écria le médecin.

— Il est fou ! » répétait avec angoisse la pauvre Macha, en faisant de grands signes de croix ; et, terrassée par la douleur, elle se laissa tomber sur les genoux, se prosterna le front dans la poussière, priant et sanglotant tour à tour.

Mais le piétinement d'un cheval au galop se fit entendre, la malheureuse femme releva la tête ; à travers les vitres de la fenêtre, elle aperçut le cavalier à l'armure étincelante, qui arrivait à toute vitesse vers sa demeure ; son cheval noir portait en croupe un vieillard couvert de guenilles. Ils s'arrêtèrent à la porte du forgeron et entrèrent chez lui sans y être invités.

Péters les reconnut tout de suite.

« Grâce ! s'écria-t-il, grâce ! seigneur saint Georges. Comment ne vous ai-je point reconnu !... Pour l'amour de Dieu ! que votre compagnon reprenne sans tarder son trésor maudit, ou c'en est fait de moi, je suis un homme mort !... »